



Centre européen  
de sociologie  
et de science politique



*Working Papers*

---

**Pour une sociologie politique  
du complot(isme)**

par Pierre FRANCE

---

*n°5  
mars 2016*



# Pour une sociologie politique du complot(isme)

Pierre France<sup>1</sup>

## RESUME

*Devenu un « marronnier » du journalisme autant qu'un objet de préoccupations gouvernementales, le « complotisme » est un phénomène qui reste largement méconnu et fantasmé. Cet article aborde à la fois l'objet « théories du complot », ses multiples facettes et les hypothèses que l'on peut faire à son propos, mais en même temps les discours savants<sup>2</sup> qui lui sont consacrés. Il s'agit ainsi de montrer que la critique des théories du complot n'est pas seulement un enjeu de connaissance, et surtout un enjeu politique, mais aussi un objet d'étude en soi et un corpus à analyser. Il s'agira aussi d'élargir le débat à d'autres travaux universitaires laissés habituellement hors de ce champ de l'étude des théories du complot, notamment des travaux de science politique, dans un champ dominé par la psychosociologie et la philosophie. Plus généralement, on montrera en quoi le débat sur les théories du complot est lié à une sociologie politique de l'internet, aux travaux sur l'abstention et « l'apathie » politique, à ceux sur l'évolution de l'extrême-droite, et plus largement à l'histoire politique. Enfin, il s'agira de présenter des travaux où le mot « complot » est parfois sciemment utilisé pour désigner une action collective, malgré toute la charge sémantique qu'il a prise ces dernières années.*

*Mots-clés : complot, complotisme, conspirationnisme, rumeurs.*

## ABSTRACT

*A recurring topic in French newspapers, as well as a source of concern for the government, "conspiracism" stands as a largely unknown phenomenon. This working paper intends to examine the literature, and to review critically the main hypotheses and theories. It also aims to draw a new framework for "conspiracy studies" in France, based on political science rather than psychosociology or philosophy.*

*Key-words: conspiracy theories, conspiracism, rumours, plot, conspiracies.*

Depuis « l'histoire secrète » jusqu'aux récentes et médiatiques « théories du complot », les sciences sociales manifestent une méfiance vis-à-vis de certains types d'interprétation des dynamiques sociales et historiques<sup>3</sup>. Des analyses où se manifestent plusieurs présupposés qui vont à l'encontre de bases épistémologiques des sciences sociales : l'importance donnée au pouvoir des acteurs sur leurs décisions, et l'utilisation d'un modèle utilitariste et calculateur rappelant l'*homo economicus* et l'*illusion héroïque*, là où (au moins une partie) des sciences sociales

<sup>1</sup>. Pierre France est doctorant au CESSP-CRPS (pierre.france@zoho.com).

<sup>2</sup>. Discours voisins et largement liés à celui des journalistes, historiquement les premiers à avoir abordé le sujet. Sur ce point voir Motta & France, 2016.

<sup>3</sup>. Je remercie Michel Dobry, Alessio Motta et Sidy Cissokho pour leur aide dans l'élaboration de long cours de cet article.

voient souvent des dynamiques plus globales et anonymes ; la primauté causale du caché sur le visible, où ce qui se joue en coulisse aurait toujours plus d'importance que ce qui est directement visible ; ou encore l'absence de hasard, de décisions non contrôlées, ou d'effets pervers. L'usage d'une « rhétorique complotiste » par un universitaire prend à ce titre des allures de déviance académique<sup>4</sup>, en même temps qu'elle semble classer le locuteur du côté d'un extrémisme politique tout aussi illégitime puisque le complotisme est aussi largement associé au négationnisme<sup>5</sup>, et fait écho à un débat public très vif en France sur l'antisémitisme.

Les discours sur le « complot » se sont multipliés ces dernières années, de la part de journalistes (Fay 2011 ; Kay 2011; Tavoillot & Bazin 2012), d'experts (Reichstadt 2015 ; Rouvillois 2008), et bien sûr d'universitaires (Boltanski 2012 ; Bronner 2013 ; Butter & Reinkowski 2014 ; François & Kreis 2010 ; Kreis 2012 ; Taguieff 2005, 2006, 2013 ; Taïeb 2010), au point que les termes de « théorie du complot », « conspirationnisme » et « complotisme »<sup>6</sup> sont devenus d'usage courant, objets d'inquiétude comme de dérision. L'explosion de ces discours porte en partie sur l'« explosion » d'un phénomène, qui toucherait la moitié des français et des américains, et imprégnerait aussi très fortement le monde arabe. Selon une étude publiée dans *l'American Journal of Political Science*, 49 % des américains croient ainsi au moins à une théorie du complot (Oliver & Wood 2014), tandis que les travaux de Joël Gombin en France évaluent à une proportion similaire la somme de ceux qui sont « tout à fait d'accord » et « plutôt d'accord » avec au moins une théorie du complot (Gombin 2013).

Plus qu'un champ d'étude ouvert, les travaux sur les « théories du complot » et le « complotisme » ont cependant surtout cristallisé des conceptions relativement figées de ces objets, et des constats admis mais rarement démontrés, qui se retrouvent d'un auteur à l'autre : premièrement, les théories du complot apparaissent comme un mode de pensée spécifique et déviant, caractérisé par une rhétorique, une logique et un vocabulaire spécifique, qui seraient liés à une résurgence d'un fond mythique en période de crise. Deuxièmement, ces théories sont endossées par des complotistes aux profils psychologiques bien particuliers, se rapprochant des paranoïaques, mais avec en même temps un ancrage social implicite dans les classes populaires. Enfin, les théories du complot se fondent dans un diagnostic plus général sur l'état de la société aussi bien que du champ des sciences sociales : résurgence de l'antisémitisme, inquiétude vis-à-vis de l'usage d'internet, populisme politique, etc. Tout cela en fait un « symptôme » parmi d'autres, et un prisme révélateur, où l'on perd parfois de vue l'objet d'étude pour en faire une porte d'entrée à une analyse du monde actuel.

Cet article aborde à la fois l'objet « théories du complot », ses multiples facettes et les hypothèses que l'on peut faire à son propos, mais en même temps les

---

<sup>4</sup>. Suspicion à laquelle nous avons été, avec Alessio Motta, confrontés dans l'animation d'un séminaire et d'un colloque sur la question et qui rappelle d'autres cas : Bizeul, 2007; Lagrange, 2013; Stoczkowski, 2001.

<sup>5</sup>. Le débat sur le complotisme a largement prolongé des inquiétudes sur un renouveau du négationnisme, passant par un nouveau moyen technique, internet, et par de nouveaux réseaux, d'extrême-gauche. Sur ce point voir (Igounet, 2000).

<sup>6</sup>. Malgré toute la réserve nécessaire vis-à-vis de ces termes, qui ont une histoire et un caractère de stigmaté comme on le verra, ils seront employés ici sans guillemets pour faciliter la lecture.

discours savants<sup>7</sup> qui lui sont consacrés. Il s'agit ainsi de montrer que la critique des théories du complot n'est pas seulement un enjeu de connaissance, et surtout un enjeu politique, mais aussi un objet d'étude en soi et un corpus à analyser. Il s'agira aussi d'élargir le débat à d'autres travaux universitaires laissés habituellement hors de ce champ de l'étude des théories du complot, notamment des travaux de science politique, dans un champ dominé par la psychosociologie et la philosophie. Plus généralement, on montrera en quoi le débat sur les théories du complot est lié à une sociologie politique de l'internet, aux travaux sur l'abstention et « l'apathie » (Eliasoph 2010) politique, à ceux sur l'évolution de l'extrême-droite, et plus largement à l'histoire politique. Enfin, il s'agira de présenter des travaux où le mot « complot » est parfois sciemment utilisé pour désigner une action collective, malgré toute la charge sémantique qu'il a prise ces dernières années.

### **1. « La » théorie du complot.**

Le débat sur les théories du complot prend ses racines intellectuelles en France dans un nombre limité de travaux, ceux de Raoul Girardet et de François Furet notamment (Furet 1978 ; Girardet 1990). Même si Richard Hofstadter est largement cité aujourd'hui, tout comme Karl Popper (Hofstadter 2012 ; Popper 1979), les discours de ces derniers sur les théories du complot n'ont été redécouverts que récemment. C'est très largement du côté des historiens, et d'une analyse en terme de « mythes » politiques que l'étude de ce sujet prend ses racines : quasi mythe fondateur puisque la théorie du complot est « taillée dans la même étoffe que la conscience révolutionnaire » chez François Furet, pour qui « [avec] la volonté du peuple, le complot est un délire sur le pouvoir [qui] composent les deux faces de ce qu'on pourrait appeler l'imaginaire démocratique du pouvoir » (Furet 1978). Quasi mythe au sens anthropologique du terme aussi, puisque Raoul Girardet revendique l'analyse d'un « imaginaire » politique (Girardet, 1990). Les théories du complot sont aussi abordées, et Pierre-André Taguieff s'inscrit dans cette filiation, dans des travaux sur l'antisémitisme, notamment autour de Léon Poliakov (Nora 1981), et qui font jusqu'à aujourd'hui de l'étude de ces théories en France (le cas est différent aux Etats-Unis) un sujet connexe de l'étude de l'antisémitisme.

Les conspirations feraient alors partie des « mythes » de la politique « moderne », et imprégneraient la « culture politique » française, jusqu'à en représenter parfois une face peu reluisante, l'antisémitisme. Une approche à mi-chemin entre philosophie politique et histoire que prolonge Pierre-André Taguieff qui étudie aujourd'hui « l'imaginaire » du complot (Taguieff 2006). De l'autre côté de l'Atlantique, les chercheurs américains s'intéressent depuis longtemps dans une démarche similaire aux affinités entre la culture politique américaine et les théories du complot. Longtemps pensées comme spécifiques au pays, elles ont fait l'objet de nombreuses recherches depuis les années 1990 à travers entre autres des études comparatives portant sur la prégnance des théories du complot dans les sociétés arabes (Butter & Reinkowski 2014).

---

<sup>7</sup>. Discours voisins et largement liés à celui des journalistes, historiquement les premiers à avoir abordé le sujet. Sur ce point voir Motta & France, 2016.

### 1.1. Une lecture fonctionnaliste.

Bien plus que « les » théories du complot, c'est le singulier qui prévaut aujourd'hui, et qui traduit une évolution dans l'approche de ces objets, caractérisée à la fois par une démarche fonctionnaliste, rhétorique, et objectiviste. « La » théorie du complot est ainsi moins importante dans ses différentes versions que pour ce qu'elle traduit, et permet de dire sur un type de contexte : en l'occurrence l'apparition de théories du complot est présentée d'une manière fonctionnaliste comme une réponse quasi-automatique de l'inconscient collectif à un dérèglement profond de l'ordre social, ou bien à une période de crise.

Un dérèglement dont la nature et l'ampleur varient d'un auteur à l'autre, mais tournent souvent autour d'un tournant très flou de la « modernité » où se croisent à la fois la définition historique et parfois politique du terme (modernité entre ancien et nouveau régime chez François Furet), anthropologique (caractère de « mythe » de ces théories chez Raoul Girardet, recul de la pensée magique chez Marcel Gauchet) mais aussi parfois le sens plus courant et plus technique du mot (modernité de phénomènes comme Internet et les médias de masse, modernité de la mondialisation). Derrière la variété des facteurs avancés par les auteurs (et parfois par le même auteur dans un seul livre) pour expliquer l'existence ou bien la résurgence actuelle des théories du complot, pointe une démarche commune. Réponse à des angoisses, intensification du besoin d'interprétation : tous les auteurs ou presque décrivent un monde ébranlé et en désarroi (mais le serait-il alors sans discontinuer depuis la Révolution Française ?) où les théories du complot surgissent comme des réponses faciles et dangereuses à un processus historique de désenchantement du monde, et le retour d'une pensée mythique ou magique que celui-ci met de côté (Berger 2001 ; Gauchet 2005).

Dans cette lecture fonctionnaliste, toutes les théories du complot deviennent logiquement comparables, quelque soit le contexte spatio-temporel de leur apparition et de leur diffusion, au point qu'elle pourrait parfois évoquer la recherche d'une « grammaire » du complotisme (Boltanski & Thévenot 1991). Cela explique la présentation taxinomique, récurrente d'un livre à l'autre, sous forme de catalogues de théories et d'agrégation de récits complotistes. Richard Hofstadter retraçait ainsi une généalogie de cette théorie, en couvrant plusieurs siècles de l'histoire des Etats-Unis depuis les peurs suscitées par les *illuminati* à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1960 (Hofstadter 2012). Tandis qu'Emmanuel Kreis a pu proposer plus récemment une anthologie des théories du complot dans le texte, ou que le recueil d'Emmanuelle Danblon et Loïc Nicolas aborde des théories du complot depuis les livres du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à des commentaires de blogs (Kreis 2012 ; Nicolas & Danblon 2010). Cette lecture est étroitement liée à une approche rhétorique des théories du complot, qui date là aussi de Richard Hofstadter mais que l'on retrouve aussi par exemple dans la description d'une « rhétorique conspirationniste archétypale » (Taïeb 2010). Et bien entendu croise aussi l'étude de la structure des mythes (Girardet 1990). Dans l'une et l'autre on cherche à dégager une logique particulière et commune à tout discours complotiste, et notamment à saisir ce qui le sépare d'un véritable discours scientifique, dans un souci très souvent de réaffirmer les frontières de la science légitime (laissant ouverte la possibilité très opportuniste

de dénoncer les « égarements » ou la « naïveté » d'adversaires scientifiques dont les théories sont présentées comme structurellement trop proches de la théorie du complot)<sup>8</sup>. Les termes de « complotisme » ou de « conspirationnisme », d'invention récente, apparaissent d'emblée comme l'indice d'un caractère doctrinal et clos (et sous entendent aussi un sens politique, sur lequel on reviendra).

Surgissant d'un contexte typifié, sous une forme toujours similaire, comme la rumeur surgit des périodes de crise (Aldrin 2003), la théorie du complot est ainsi construite comme une abstraction, dont les multiples exemples ne servent pas tant de support à la réflexion ou d'objets à comparer entre eux, que d'illustrations répétées d'une même appréhension (dans le double sens du terme), aujourd'hui largement figée, du phénomène, créant un continuum entre l'essai de l'Abbé Baruel (1797), le *Protocole des sages de Sion* (1901), et les récits sur le 11 septembre 2001. Certes, certains auteurs soulignent que les théories du complot auraient évolué dans leur contenu : les théories du complot aux Etats-Unis ont cessé de mettre en cause des gouvernements étrangers (complot de la couronne Britannique notamment) pour graduellement devenir une mise en cause du gouvernement américain lui-même (Butter & Reinkowski 2014). D'autres auteurs soulignent la « mondialisation » de ces théories, qui soupçonnent aujourd'hui des agences et des institutions internationales (à l'image de la commission Trilatérale ou du *Council on Foreign Relations*). Mais la question de l'évolution de ce contenu passe très souvent après le constat d'une rhétorique commune. Avec cette approche objectiviste et uniquement basée sur les textes, les *contextes* particuliers de conception, d'énonciation, de diffusion, comme les *acteurs* différents qui portent ces récits, les écrivent ou y adhèrent disparaissent dans une approche globalisante.

On peut bien entendu comprendre cette approche objectiviste comme une manière de rester à distance de ces théories – et d'adapter ainsi le conseil de Pierre-Vidal Naquet de parler *de tout* en refusant le dialogue *avec*<sup>9</sup> –, autrement dit de s'en tenir uniquement à une critique distanciée des théories du complot. L'enjeu est souvent d'alerter sur le risque qu'elle présentent plutôt que de souscrire à une démarche compréhensive où pointe le risque d'approcher de trop près des objets illégitimes et de se retrouver soi-même contaminé par leur stigmat, ou pire de les légitimer malgré soi. Bref de donner l'impression de participer à la « relative indulgence, voire complaisance de la part d'une partie du champ intellectuel » (Reichstadt 2015). Mais c'est perdre au passage une grande partie de l'intelligibilité du phénomène, et poser comme acquis ce qui devrait relever d'hypothèses de recherche.

Ainsi, l'agrégation de différentes théories du complot mériterait d'être fondée sur l'étude précise des liens historiques et sociaux entre différents récits, et non pas sur une agrégation *a priori*, qui n'a pas de limites, et où le seul point commun des

---

<sup>8</sup>. Présente aussi dans énormément d'articles de presse, cette approche en terme rhétorique autorise en retour à « inventer » soi-même des théories du complot probables, à l'image des nombreuses blagues et théories parodiques qui circulent, ou de l'anticipation de nouvelles théories du complot à chaque nouvel événement. Les journalistes de Slate.fr ont ainsi couvert la mort de Ben Laden sous cette forme parodique, tandis que des journalistes du site Spicce.fr ont délibérément créé une « théorie » fin 2015.

<sup>9</sup>. Distinction classique de Pierre-Vidal Naquet sur les négationnistes (Vidal-Naquet 1995).

textes est leur illégitimité, et l'idée d'un glissement par nature, par la seule force d'une forme de pensée, d'une théorie à l'autre (et très souvent vers l'antisémitisme) (Taguieff 2013). Il faut pour cela en revenir à l'étude précise des liens entre les textes (à l'image du travail philologique exemplaire de Pierre-André Taguieff sur les *Protocoles des sages de Sion*) (Taguieff 2004) autant que des passerelles humaines, à savoir les acteurs qui portent ou « adhèrent » à plusieurs théories. C'est à la fois l'étude synchronique du « marché cognitif des théories du complot », où nombre de théories *s'affrontent* entre elles plutôt que de découler les unes des autres, mais aussi son évolution historique qui restent à faire. Par exemple, quel est le lien entre les théories du complot et les récits ésotériques ou de science fiction qui n'apparaissent pas comme un récit et encore moins une menace politique dans les années 1970-1980, mais parfois sont portés par les mêmes acteurs qui, quelques années plus tard, se feront les promoteurs ou les consommateurs de récits « complotistes » ? Pour l'anthropologue Linda Milligan, il y a ainsi dans l'émergence des théories du complot une dynamique de désenchantement d'un précédent militantisme plus « new age » que politique (Kay 2011). L'étude attentive des textes croise ainsi nécessairement celle des carrières, et permet d'incarner des théories du complot qui donnent parfois l'impression de flotter hors de tout ancrage réel, dans le ciel de la rhétorique.

Une telle étude permettrait en outre de sortir d'une logique d'accumulation de théories du complot, dont le corpus est sans cesse en augmentation, et glissant au gré de chaque auteur. Dans une logique fonctionnaliste la liste des théories pertinentes est en effet difficile à clore, et les théories du complot sont assimilées à d'autres récits, qu'il est facile de construire eux aussi comme une réponse au « désarroi » et à un « besoin d'intelligibilité ». Le livre de Gérald Bronner en particulier (Bronner 2013) relève de cette logique de glissement, où pointent sous-entendus politiques et règlements de compte professionnels, puisqu'il passe de l'association « complotiste » ReOpen 911, jusqu'à l'homéopathie, en passant par les militants anti-OGM et la sociologie critique. Tandis que de son côté Rudy Reichstadt voit dans le complotisme une « *mouvance hétéroclite, fortement intriquée avec la mouvance négationniste, et où se côtoient admirateurs d'Hugo Chavez et inconditionnels de Vladimir Poutine. Un milieu interlope que composent anciens militants de gauche ou d'extrême gauche, ex-« Indignés », souverainistes, nationaux révolutionnaires, ultra-nationalistes, nostalgiques du IIIe Reich, militants anti-vaccination, partisans du tirage au sort, révisionnistes du 11-Septembre, antisionistes, afrocentristes, survivalistes, adeptes des « médecines alternatives », agents d'influence du régime iranien, bacharistes, intégristes catholiques ou islamistes* » (Reichstadt 2015). L'agrégation sans réelle logique permet à ce titre aussi de délégitimer, en assimilant à des récits et/ou des personnes reconnus comme illégitimes d'autres qui sont moins marqués. Il amène aussi enfin beaucoup d'auteurs à mettre sur le même plan différents types de textes et d'auteurs, sans jamais interroger l'audience réelle : par exemple des livres largement diffusés (le *Protocole* suscité, ou encore les livres de Thierry Meyssan), d'autres confidentiels, jusqu'à de simples commentaires sur un blog obscur.

## 1.2. Faire l'histoire des théories du complot ?

Reste aussi à traiter de véritables questions sur l'historicité des théories du complot, et particulièrement l'idée d'une explosion récente de leur nombre et de leur diffusion. La question de l'émergence des théories du complot, systématiquement datée de la fin du XVIII<sup>e</sup> et de l'émergence de la « modernité », a été récemment reconsidérée par Luc Boltanski sur la base de travaux socio-historiques, dans une démarche plus à même d'intéresser les politistes (Boltanski 2012). Boltanski fait de l'apparition des théories du complot le reflet des tensions intellectuelles et sociales que suscite l'édification de l'Etat-nation au XIX<sup>e</sup> siècle. A ce moment historique où la société « ne s'est sans doute jamais présentée de façon aussi organisée, aussi robuste, et, par là, aussi prévisible » (p. 38), le jeu des théories du complot dans le corpus de romans policiers et d'espionnage qu'il étudie, est justement de mettre en scène les épreuves de processus, d'en dévoiler le côté incertain et fragile.

La question des *conspiracy panics* (Bratich 2008a) est un autre débat auquel invitent les historiens depuis des années, étudiant les séquences de peurs et de rumeurs de complots, en allant au delà du fétichisme des textes dont font preuve parfois les études sur les théories du complot, pour l'aborder sous un angle plus large et prendre en compte leur oralité. Chez les historiens, rumeurs et théories du complot sont ainsi interchangeables, ce qui tend à en changer l'historicité : Steven Kaplan, dans son étude du « complot de famine » (Kaplan 1995), se situe avant cette révolution française qui aurait marqué l'avènement du complotisme selon un François Furet largement repris (Furet 1978).

Enfin, plusieurs travaux interrogent désormais l'hypothèse d'une multiplication des théories du complot, voire d'un actuel « âge d'or » du complotisme qui traverse la majorité des travaux. Comme on le verra l'évidence de ce constant alarmiste mérite d'être interrogé. Mais historiquement surtout, plusieurs travaux ont montré qu'une « pensée complotiste de masse » existait bien avant l'existence de ce réseau : Erik Neveu, et après lui Luc Boltanski, montrent justement à quel point la thématique est en permanence présente dans les romans d'espionnage, dont certains, par exemple la série SAS, ont connu un très large succès (Boltanski 2012 ; Neveu 1986). Comme on le verra la peur du complotisme est largement liée à une peur du phénomène Internet. Reste aussi à rendre compte de nombreuses variations dans la diffusion et la création de récits complotistes, au delà de la filiation qui est artificiellement créée dans beaucoup de livres entre des récits qui s'échelonnent du XVIII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle et dont l'effet d'agrégation pourrait donner l'impression d'une permanence culturelle. Selon Emmanuel Kreis par exemple, après 1945 « malgré la survivance de certaines thématiques comme la synarchie, les théories conspirationnistes connaissent un net recul en France et en Europe. Elles demeurent [alors] l'apanage des droites radicales, largement exclues de la vie politique [...] et [n']avaient fait un timide retour en France [que] dans les années 1960-1970, à la suite du succès du livre de Jacques Bergier et Louis Pauwels *Le matin des magiciens* et de la revue *Planète* » (Kreis 2012).



## 2. La figure du complotiste.

Dans les mêmes années que François Furet et Raoul Girardet, Serge Moscovici est le seul à consacrer un ouvrage entier au sujet des théories du complot (Graumann & Moscovici 1987), mais c'est en anglais et dans une discipline peu valorisée en France, la psychologie sociale. Il passe alors inaperçu au même titre en fait que *le style paranoïaque* de Richard Hofstadter, plus ancien, et traduit en français très récemment. L'histoire intellectuelle de l'objet « théorie du complot » diffère largement entre les Etats-Unis et la France, où le sujet émerge seulement dans les années 2000, et ce n'est que récemment que certains travaux français se réclament des travaux américains de psychologie sociale, et on pris un tour plus ouvertement psychologisant.

Le corpus sur les complotistes et la théorie du complot est ainsi marqué par une *pathologisation*, visible d'ordinaire dès le titre de certains ouvrages (*Tous paranos, la foire aux illuminés*) et dans l'utilisation de certains termes d'ordre psychologiques (*fantasme, obsession*, etc) ou médicaux (une *épidémie* de complots). L'importation de Richard Hofstadter ou l'influence de Serge Moscovici jouent manifestement moins que l'influence d'un idéologue de la nouvelle droite (De Benoist 1992), dont un article de 1992 sur la « psychologie de la théorie du complot » est souvent présenté comme une matrice intellectuelle. Mais plus encore, ce qui joue ici est un dérivé de l'étude des rumeurs, dont l'approche, comme le notait Philippe Aldrin (2003), est largement caractérisée par une lecture et un lexique pathologique. A partir des années 2000, les théories du complot deviennent en effet des « rumeurs sur internet » (Froissart 2002), et endossent au passage un grand nombre de ses travers : tendance à la taxinomie, approche fourre-tout, fonctionnalisme, et pathologisation.

Le portrait du complotiste est à ce titre d'abord un portrait clinique, celui du paranoïaque : plaisir à dévoiler le complot, d'être un initié en possession d'un savoir interdit (soit l'envers du plaisir d'être un initié d'une conspiration), obstination à croire malgré les critiques, capacité freudienne à voir dans tout déni un aveu de plus, et enfin obsession de voir des complots en permanence et de raisonner de cette manière. Mais c'est un constat prétendument fondé sur l'étude des structures logiques du discours de « la » théorie du complot, et qui se défend souvent d'être psychologisant ou de mettre réellement en cause la santé mentale des complotistes. Hofstadter décrit ainsi cette « paranoïa » comme un style de discours, et revendique avant tout de condamner la rhétorique politique d'un mouvement précis, situé dans le temps (celui de Barry Goldwater, candidat républicain en 1964), proposant en apparence seulement un usage de termes psychologiques pour une analyse de science politique (Hofstadter 2012). Mais comme le note Jack Bratich s'il « peut avoir l'air de débarrasser le style paranoïaque de ses connotations cliniques, il endosse toutefois toujours l'*autorité* de la psychologie » (Bratich 2008b), autant que son caractère délégitimant. Ce glissement rhétorique depuis les caractéristiques d'un discours vers le diagnostic clinique du complotiste (et vice-versa) reste jusqu'à aujourd'hui très courant.

Lorsqu'il ne s'agit pas de psychopathologie personnelle, il est vrai difficile à appliquer à une échelle collective, c'est vers des questions de psychologie sociale

(l'idée d'une « mentalité de conspiration ») (Graumann & Moscovici 1987), de mythes (dont l'analyse a largement à voir avec la psychologie dans l'anthropologie classique), de croyances (approche qui rappelle Festinger (Festinger, Riecken, & Schachter 1993) et croise logiquement l'analyse des sectes<sup>10</sup>) que tendent beaucoup de travaux. En somme toujours vers un espace extérieur à la raison, et un rapport au récit complotiste qui est forcément une adhésion forte, inconditionnelle, autrement dit pathologique : l'adhésion distanciée et partielle paraît impossible dans ce cadre, ce qui semble rapprocher le complotisme d'une idéologie (si ce n'est le caractère psychologique sous-jacent qui semble au contraire enlever à ces récits toute connotation politique sérieuse). Plus récemment, ce sont des approches en termes cognitifs ou de neurosciences qui ont pu être avancées, qui semblent laisser là encore les sciences sociales loin de pouvoir apporter une quelconque réponse à l'analyse du complotisme.

### **2.1. Une figure sociale.**

Cette construction d'une figure déraisonnable du complotiste va de pair avec une certaine tension dans le caractère social qu'on lui donne, rarement explicite. Si le *complotteur* apparaît plus souvent comme un dominant, le *complotiste* apparaît largement comme un dominé. La figure du complotiste n'est ainsi pas seulement marquée par des problématiques psychologiques, mais aussi par un fond sociologique rarement souligné en tant que tel. En cherchant le « substrat » du complotisme sur le plan culturel, social et politique, les travaux sur les théories du complot ont dressé un portrait social, souvent implicite, du complotiste. Le constat de théories du complot devenues « socialement normales et culturellement ordinaires » (Taguieff 2013) qui traverse toute la littérature est surtout à comprendre comme une inquiétude grandissante envers un complotisme *de masse*, et à l'audience que les récits complotistes ont pu acquérir au sein de certaines populations. Au delà de la coupure entre normal et pathologique se rejoue, plus ou moins explicitement, la coupure entre le savant et le populaire (Grignon & Passeron 1989) et un « dominocentrisme » (où les élites adhèrent moins aux théories du complot par nature) déjà opérant dans le corpus sur les rumeurs (Aldrin 2010).

Si certains auteurs nient tout aspect social, comme par exemple Gérald Bronner qui affirme que le complotisme (comme toute forme d'extrémisme selon lui) n'a aucune racine sociale<sup>11</sup>, cet aspect social est parfois explicite, dans la mise en cause du complotisme de certaines populations par exemple le « nouveau lumpenprolétariat issu de l'immigration » (Taguieff 2013), ou dans l'hypothèse d'un complotisme d'« intellos frustrés », victimes d'une massification de l'enseignement supérieur qui produirait des personnes se sentant légitimes à produire ou interroger le savoir journalistique et académique. La dimension sociale est aussi explicite dans la mise en cause d'un certain *type* de culture *populaire*. La mise en cause d'un « imaginaire » du complot est ainsi fréquente, mais ce qu'elle désigne est surtout

<sup>10</sup>. Le rapport 2013-2014 de Mivilude évoque notamment la question.

<sup>11</sup>. On notera cependant que dans l'unique expérience de psychologie cognitive menée pour son livre, la variable sociale est moins inopérante qu'absente et non testée : l'auteur procède seulement à un découpage en tranches d'âge.

l'idée d'une culture de masse complotiste où l'on retrouve pêle-mêle la série X-Files, les livres de Dan Brown, le rap américain, la « culture internet », ou encore l'humour d'émissions à forte audience. L'analyse des théories du complot en terme de « culture » est en partie un reflet de l'ancrage disciplinaire de beaucoup d'auteurs américains au sein des *cultural studies*, mais il traduit aussi une tendance plus lourde de l'analyse : dès les écrits de Richard Hofstadter, les critiques de la théorie du complot sont en réalité déjà dans une position où s'opposent les élites éclairées à l'irrationalité du public (Dunst 2014).

Plus récemment, le complotisme apparaît comme largement lié à une inquiétude sur l'utilisation de plus en plus large du web : le cas par exemple d'un texte « complotiste djihadiste » extrait d'un blog, truffé de points d'exclamations, fautes d'orthographe et passages en caractères gras (Guzy-Burgman 2010) est à ce titre exemplaire d'une inquiétude vis-à-vis de l'utilisation grandissante d'internet par des personnes plus jeunes et d'origine plus populaire. Les travaux sur les théories du complot sont ainsi constamment symboliques d'un désenchantement par rapport à l'utilisation d'internet. L'image d'une utopie ouverte, chargée d'espoir, (auto)contrôlée par une étiquette et des utilisateurs bourgeois (Cardon 2010), est désormais remplacée par son exact pendant négatif, celui d'un réseau incontrôlable, où l'on s'inquiète de l'entrée de nouvelles populations et d'une libération de la parole (interprétée là aussi souvent en des termes psychologiques, où notamment l'anonymat aurait tendance à libérer des pulsions).

On peut largement regretter sur ce point le peu d'intérêt que tous les travaux sur les théories du complot accordent aux *internet studies* et la vision simpliste qui en ressort (en somme un espace de non-droit, sans hiérarchie entre les différentes informations, où bien dans lequel seules les mauvaises surnagent (Bronner 2013), et dont on devine parfois qu'il serait de bon ton de le réguler). La figure du complotiste semble croiser d'ailleurs celles des « accros » à l'informatique, ou encore des « trolls », largement psychologisées elles aussi. Si certains travaux abordent la question, aucun ne met à profit la littérature sur les usages concrets et pluriels du web, et notamment sur le sens différent que peuvent prendre une lecture ou une prise de position dans la vie réelle et sur internet. La tendance à l'ironie, à la provocation et au jeu dans les usages du web est connue, de même que la différence entre le web et l'espace public (on y reviendra).

Même si ces travaux voient parfois du « complotisme » dans les classes supérieures, et s'inquiètent parfois de trouver des complotistes diplômés (pour Gérard Bronner, le diplôme ne protège ainsi en rien de « biais cognitifs » menant au complotisme), l'existence d'un complotisme dans les classes supérieures est toutefois ambigu, et prend des allures différentes. Si on retrouve dans la figure de « l'intello frustré », une dynamique similaire à celle des masses complotistes, à savoir une logique inconsciente, où compte moins le désenchantement du monde que le désenchantement d'une carrière (que ce soit une carrière jamais accomplie, ou une bifurcation brusque, qui tendrait à avoir des conséquences là aussi psychologiques<sup>12</sup>), le complotisme dans les classes supérieures prend en même

---

<sup>12</sup>. Le livre de Jonathan Kay sur les « truthers » américains est ainsi riche de portraits ou pointent sans cesse cette figure du chercheur, du policier ou du haut-fonctionnaire qui n'a pas eu la carrière qu'il

temps un sens beaucoup plus stratégique que pathologique. C'est à dire à une volonté de jouer sur une rhétorique du complot qui serait vendeuse, permettrait d'avancer des idées politiques, et serait un moyen de manipuler l'opinion.

D'un côté une figure qui croise la psychopathologie. De l'autre une figure de faussaire délibéré, qui profite justement de la crédulité des masses... et rejoint la figure machiavélique du *complotteur*. Le complotiste a ainsi cette double facette, à la fois crédule et stratège, fou et faussaire, populaire et diplômé, à laquelle s'opposent des élites plus éclairées. Dans la posture de ces élites apparaît en réalité un aspect bien plus crucial : le caractère en réalité improbable d'un « complotisme élitiste », le dégoût et l'indignité que suscite le complotisme chez les classes *supérieures* et plus encore dans le champ scientifique.

## **2.2. Le dégoût du complot : quand la croyance, c'est les autres.**

Pourtant, de la même manière que « la rumeur » n'est pas limitée aux classes dominées mais fait l'objet d'un discours et des croyances particulières chez les hommes politiques comme l'explique Philippe Aldrin (Aldrin 2010), cette indignité n'interdit probablement pas l'usage chez les classes supérieures, sous des formes différentes, euphémisées, plus nobles ou plus ironiques, de références ou de croyances à *d'autres* complots : le *Canard Enchaîné* par exemple est l'exemple par excellence d'une production culturelle avec un jeu sur la frontière entre ironie et sérieux, où l'on dénonce des « collusions » et des « arrangements » plutôt que des complots. Tandis que le discours complotiste semble aussi concerner une littérature plus légitime : Jean-Noël Tardy montre par exemple à quel point la production culturelle est marquée par cette thématique au cours du XIX<sup>e</sup> siècle (Tardy 2015). On pourrait multiplier la liste d'auteurs connus qui ont mis en scène des complots ces dernières années, par exemple Antoine Bello, Marc Dugain ou Umberto Eco<sup>13</sup> (auteurs auxquels on attribue dans ce choix *a priori* moins une propension à adhérer qu'à *réfléchir* au complotisme).

Si le complot sous forme de coup d'Etat a déserté la scène politique française (Monier 1999), il fait aussi et encore partie, à d'autres échelles et sur d'autres questions que la prise du pouvoir légal, des modes d'action du champ politique. Les débats autour de l'arrestation de Dominique Strauss-Kahn ont été surtout interprétés comme un « complotisme » douteux des hommes politiques qui, les premiers jours au moins, doutaient de sa culpabilité. Ils renvoient cependant aussi aux craintes (fondées ou non) et aux coups bas qui font partie des ressources du jeu politique. De même, Miguel Checa montre en Espagne l'usage très large par des élites politiques et des journalistes reconnus de discours nettement complotistes (accusant notamment l'ETA) après les attentats du 11 mars 2004 (Checa 2013), mais qui n'ont pourtant pas fait l'objet de cette labellisation.

La théorie du complot semble par ailleurs exister sous des formes nobles d'« *idéologie professionnelle* » (Dewerpe 1994), propre notamment à certains

---

voulait, et travaille particulièrement le lien entre l'adhésion au *truth movement* et des échecs personnels ou professionnels (Kay 2011).

<sup>13</sup>. Bello 2012 ; Eco 2015. Marc Dugain a notamment publié dans *Paris Match* une enquête sur le vol MH370 de la Malaysia Airlines.

métiers de l'enquête (police, renseignement, justice) où l'on manie, construit, imagine, se méfie, ou punit des complots (réels ou fantasmés). Faut-il y voir l'expression d'un complotisme qui pénètre actuellement toutes les strates sociales ? Ou plus profondément l'expression en réalité de racines plus profondes et plus complexes, comme l'avance Luc Boltanski, pour qui dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, « le soupçon généralisé [...] constitue une attitude mentale dans laquelle la psychiatrie a cru reconnaître une nouvelle classe de malades, les paranoïaques ». Pour Boltanski, loin d'être récente, cette attitude apparaît dans l'ensemble de la société dès cette époque, et devient en même temps « le comportement normal et rationnel de celui qui se trouve engagé dans le cosmos policier/espionnage » (Boltanski 2012), tout comme du sociologue<sup>14</sup>.

Faut-il croire aussi que l'esprit scientifique n'est pas imperméable au complotisme et partage avec lui certains traits communs ? Derrière un Abbé Baruel, comme le rappelait François Furet, il y a ainsi un Augustin Cochin dont les travaux sont beaucoup plus conséquents et ne peuvent pas être seulement ramenés à un qualificatif de « complotiste » (Furet 1978). Luc Boltanski travaille ainsi non seulement le lien entre psychiatrie et complotisme en adoptant une démarche historique inédite, mais il retourne aussi dans son livre l'accusation récurrente de complotisme adressée à certains auteurs, notamment Pierre Bourdieu<sup>15</sup>, pour montrer qu'il n'y a pas seulement quelques égarés du champ scientifique qui ressemblent aux complotistes : la démarche scientifique en elle-même a par nature des liens de parentés et des ressemblances avec cette déviance académique. Ressemblance (que le terme « théorie » annonce d'emblée) qui n'est pas limitée à la question cosmétique d'adoption d'un vocabulaire technique et de paratextes savants, ni à la seule rhétorique, mais touche à l'épistémologie et à l'histoire des sciences : les points communs identifiés avec la démarche hypercritique, le paradigme indicial de Ginzburg (Nicolas & Danblon 2010) ou bien la sociologie critique ne relèvent pas seulement de la mise en cause stratégique d'auteurs par leurs concurrents, ni d'une perte de confiance récente en l'autorité des scientifiques (aspect très prégnant dans la psychologie sociale américaine) (Bronner 2013 ; Jolley & Douglas 2014 ; van der Linden 2015). Plutôt que de revendiquer la protection d'une frontière, ou le retour à une « démocratie de la connaissance » (Bronner 2013), et d'affirmer la différence ontologique *a priori* entre un discours scientifique et le complotisme, Boltanski souligne la difficulté à définir celle-ci, l'impossibilité en fait d'isoler une « grammaire complotiste » pourrait-on dire, et invite à des questionnements historiques et épistémologiques sur la construction de cette différence plutôt que des revendications d'autorité. La démarche a été injustement accusée d'être la preuve d'un laxisme et d'une connivence de certains intellectuels avec le complotisme<sup>16</sup>, elle fait en réalité bien plus écho à de profonds débats

<sup>14</sup>. Un rapprochement entre les « métiers de l'enquête » que l'on retrouve aussi, sous une forme plus méthodologique chez Sardan 2008.

<sup>15</sup>. Ho & Jin 2011. L'accusation est aussi récurrente dans les travaux de Pierre-André Taguieff ou Nathalie Heinich.

<sup>16</sup>. Une accusation qui fait en réalité écho à l'ancrage bien particulier de ces critiques des théories du complot, largement liées à la pensée « néo-réactionnaire », et qui fait écho aussi à des positionnements particuliers dans le champ scientifique, notamment au sein de la sociologie (Motta & France 2016). A l'image de la mise en cause par Philippe Val du complotisme de certains sociologues,

épistémologiques : questionnements qui rappellent des scandales scientifiques passés – le négationnisme, le lyssenkisme, l’affaire Sokal, etc. –, débats en sociologie des sciences (Lagrange 2013), mais potentiellement aussi histoire sociale des idées qui porte un intérêt renouvelé aux fausses sciences et aux idéologies stigmatisées (Matonti 2013). Le « complotisme », auparavant connu sous d’autres noms pas moins illégitimes dans le champ scientifique comme celui d’« histoire secrète », apparaît dans ce cadre comme un possible envers révélateur, *contre* lequel ont pu se construire les sciences sociales, et qui permettrait peut-être de mieux en comprendre l’histoire.

### **2.3. Un ancrage politique à discuter.**

Enfin, tous les livres sur le sujet sont traversés par un accord sur le caractère de menace politique des théories du complot, et la figure du complotiste croise ainsi celle de l’extrémiste politique, de l’individu dépolitisé ou abstentionniste, de même qu’elle croise (à travers ce débat sur l’ancrage social que l’on vient de détailler) tout un débat sur le populisme<sup>17</sup>.

La question de l’ancrage politique des théories du complot et des complotistes a été ainsi largement abordée. D’abord par les historiens qui soulignent l’ancrage à l’extrême-droite des théories antimaçonniques et antisémites, et jusqu’à une théorie plus actuelle de leur déplacement à l’extrême gauche, portée notamment par Pierre-André Taguieff. Les exemples médiatiques de Thierry Meyssan, Alain Soral et Dieudonné semblant s’inscrire dans la continuité d’un négationnisme d’extrême-gauche, que l’affaire autour des écrits de Roger Garaudy avait soulevé en 1996 (Igounet 2000). Cette question de l’ancrage politique a suscité des exercices d’auto-réflexivité, et autant d’écrits qui visent à renvoyer ce stigmaté dans le camp adverse, ce qui en fait bien plus une ressource de balistique politique qu’une question réellement abordée scientifiquement : dans les années 1990 c’est l’intellectuel de la « Nouvelle Droite » Alain de Benoist qui s’attaque à la question (De Benoist 1992), tandis que les années récentes ont vu se multiplier les réflexions de la part d’intellectuels d’extrême-gauche. Paru en 2013, un numéro spécial de la revue *Agone* par exemple montre l’inquiétude de plusieurs intellectuels américains envers le puissant effet de délégitimation de termes comme « conspirationnisme », les attaques dont ont fait l’objet plusieurs intellectuels sur ce principe, et le risque que cette situation fait peser sur la critique sociale<sup>18</sup>. En France, *Le Monde Diplomatique* a récemment publié un numéro spécial, et Frédéric Lordon ou Philippe Corcuff ont publié sur le sujet. Autant d’écrits qui apparaissent comme une réponse aux mises en cause de la gauche, de la part d’intellectuels marqués à droite, que ce soit aux Etats-Unis (Pipes 1998), ou en France.

Le travail qu’Emmanuel Taïeb appelle à faire sur « le discours conspirationniste [...] utilisé comme une ressource et comme un coup politique par des entrepreneurs

---

cette accusation semble être liée aussi au débat sur la « culture de l’excuse » et à une mise en cause plus globale de la sociologie.

<sup>17</sup>. Là encore, est-ce un hasard si les débats se croisent, dans la mesure où c’est à nouveau Pierre-André Taguieff qui a popularisé cette notion. Cf. Collovald 2005.

<sup>18</sup>. Pour une histoire plus détaillée, cf. Motta & France 2016.

de politisation » (Taïeb 2010) présente ainsi plusieurs facettes : celui de comprendre comment cette ressource a pu (re)faire son apparition dans les années 2000 dans le champ politique, l'identité politique de ceux qui l'utilisent (et en miroir de ceux qui la critiquent), ses intrications avec les évolutions du champ intellectuel, et le jeu de mise en abîme de ses utilisations (accusation/dénégation de faire partie d'un complot, mais plus souvent aujourd'hui accusation/dénégation de croire aux complots et donc d'être complotiste<sup>19</sup>). L'identité politique de ces théories semble plus complexe qu'un simple déplacement de l'extrême-droite à l'extrême-gauche. Si un certain nombre de cas laissent en effet penser que des intellectuels et des hommes politiques d'extrême-gauche ont pu s'emparer d'une « rhétorique complotiste », l'unique analyse statistique qui existe à l'heure actuelle des corrélats du complotisme montre par contre que le lien entre adhésion aux théories du complot et vote pour Marine le Pen reste plus largement dominant qu'un lien à l'extrême gauche (Gombin 2013). La même étude montre en outre que l'adhésion à certaines théories diffère suivant la sensibilité politique, et s'avère même parfois très clivante à ce niveau (là encore, l'idée d'un lien qui mènerait naturellement d'une théorie à l'autre par la vertu d'un même mode de pensée s'avère fausse). Enfin, occupés à chercher du complotisme à l'extrême gauche, très peu d'auteurs ont étudié l'émergence de théories sur des « projets de domination musulmane de l'Europe » comme « Eurabia », « le grand remplacement », « la rumeur du 9-3 » ou la résurgence d'un anti-maçonnisme (visible par exemple à l'occasion des mobilisations de la *Manif pour tous*) qui se situent majoritairement à l'extrême droite : bien peu ont bénéficié de la labellisation de « complotisme ».

Du côté des politistes aux Etats-Unis, la question est posée différemment. Si le lien entre extrémisme et *conspiracy theories* a été largement analysé, c'est dans ses dimensions historiques (c'est en effet après l'attentat d'Oklahoma City en 1995 par un *white supremacist* que le débat sur le danger de ces théories a été largement relancé, bien avant le 11 septembre 2001). Les études menées récemment travaillent plutôt le lien entre adhésion à une théorie du complot et question de l'engagement politique, avec une démarche largement fondée sur la psychosociologie (consistant à tester l'effet politique que peut avoir l'exposition à une théorie du complot). Les théories du complot à large diffusion sont désormais vues comme le signe d'une dépolitisation, et moteur d'*apathy* bien plus que d'un ancrage dans l'extrémisme (Jolley & Douglas 2014 ; van der Linden 2015). Un lien que l'étude de Joël Gombin tend aussi à montrer en France, à travers la corrélation entre adhésion aux théories du complot et abstention, mais aussi avec un autre indice, montrant que l'adhésion aux théories du complot est la plus intensément corrélée avec une absence de « confiance ».

Enfin la question peut susciter l'intérêt des politistes sur un autre plan désormais, celui des politiques publiques. En effet, depuis plusieurs années aux Etats-Unis, mais plus récemment en France, la lutte contre les théories du complot est inscrite à l'agenda des gouvernements. La question a été abordée de front aux Etats-Unis, avec certaines réponses officielles publiées contre les « birthers », notamment la publication du certificat de naissance de Barack Obama, et commence

<sup>19</sup>. A l'image de Marine le Pen qui, en 2014, a cette phrase : « le concept de grand remplacement suppose un plan établi. Je ne participe pas de cette vision complotiste ».

à l'être en France depuis les attentats de janvier 2015, donnant lieu à plusieurs prises de position du ministre de l'éducation comme du Président de la République. Une démarche qui n'est pas exempte de dilemmes : faut-il intervenir au risque de donner l'impression de vouloir faire taire ceux qui prétendent justement avoir un « discours interdit » ? Et comment intervenir contre des discours qui ne relèvent pas de la loi ? (Fenster 2014). Le tout se traduit par des démarches de contre-discours (à l'image de la récente campagne « on te manipule » lancée en février 2016 par le gouvernement français), mais aussi d'infiltration et de surveillance des groupes complotistes, ou encore un travail avec les fournisseurs d'accès à Internet et les industriels du secteur. Une histoire croisée de la lutte contre les comploteurs et les complotistes reste à faire, qui aborderait l'effort de marginalisation et la lutte des pouvoirs publics contre le complot en tant que *mode d'action* politique tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la situation actuelle où les pouvoirs publics se sont récemment emparé de la lutte contre les *discours* complotistes. Cette lutte complexe contre une *forme* de discours, et non plus un contenu illicite, rappelle un interventionnisme de l'Etat dans le débat intellectuel qui a pu faire l'objet de critiques dans le passé<sup>20</sup> mais ne rencontre que peu de résistances aujourd'hui, peut-être parce qu'il se trouve intégré dans une lutte plus globale contre le terrorisme où le complotisme se trouve désormais associé couramment au djihadisme<sup>21</sup>, et creuse ainsi de plus en plus son stigmaté.

### 3. Un champ d'étude à inventer ?

La traduction, plus de 50 ans après sa publication, des travaux de Richard Hofstadter, illustre en réalité assez bien le retard que les travaux sur les théories du complot ont pu prendre en France, par contraste avec des travaux américains où l'agenda de la recherche des *conspiracy studies* a largement évolué, à travers notamment une âpre critique du politologue américain, mais aussi d'autres figures comme Daniel Pipes. C'est à la fois des questions de type historique, politique, social, et une invitation à la comparaison internationale<sup>22</sup> qui traversent aujourd'hui les travaux, plus qu'un fond psychologique et une analyse seulement rhétorique. Dans ce cadre, l'étude des profils sociaux et des carrières des « complotistes », l'appréhension des théories du complot dans leur contexte d'énonciation, si elles nécessitent de dépasser une indignité pour les approcher de plus près, paraît être un moyen d'interroger sérieusement certaines idées dont ils sont l'objet.

Une différence fondamentale reste ainsi à faire entre d'une part les « élites du complot », auteurs directs des théories du complot, dont le caractère politique est souvent très marqué, et dont on pourrait discuter parfois la paranoïa d'un point de vue clinique, et d'autre part les « consommateurs » de ces produits culturels et politiques illégitimes. Assimiler sans aucune réserve les concepteurs et promoteurs de ces théories du complot à ceux qui les consomment est une lecture simpliste, où

<sup>20</sup>. Pierre Vidal-Naquet s'était ainsi opposé de manière notable à la loi Gayssot qui pénalisait les discours négationnistes.

<sup>21</sup>. <http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2015/12/01/01016-20151201ARTFIG00041-taguieff-le-complotisme-fournit-des-justifications-au-terrorisme.php>

<sup>22</sup>. Cf. le projet « COST, comparative analysis of conspiracy theories ».



là encore l'illégitimité des uns contamine les autres. De la même manière que tous les lecteurs des théories du complot ne sont pas fous, ils ne sont pas non plus forcément faciles à classer politiquement, ni même socialement. Certains travaux poussent ainsi à étudier l'aspect genré de ces théories : Brite Christ souligne que les complotistes comme les acteurs mis en scène dans les théories du complot sont en majorité des hommes, et que les femmes, lorsqu'elles sont présentes, ont une appréhension différente des complots (Christ 2014). Contre l'idée que les complotistes seraient forcément plus jeunes et grands utilisateurs d'internet, Joël Gombin souligne au contraire que l'âge n'est pas une variable importante, et qu'il y a des corrélations plus fortes avec d'autres médias : le fait de lire ou non la presse gratuite, et le fait de regarder certaines chaînes (TF1 et M6) (Gombin 2013). Son travail présente toutefois une limitation importante puisqu'il s'agit d'un panel électoral avec uniquement des personnes âgées de 18 ans et plus. Le débat qui tend à faire des théories du complot un thème spécifiquement adolescent, où se joue l'idée d'une « fracture numérique » générationnelle et d'une classique forme de révolte adolescente, nécessiterait ainsi des analyses complémentaires. Un travail sur des variables lourdes reste donc à faire, en croisant variables sociales, opinion politique (cf. supra) mais aussi le cas échéant *carrière* politique, âge, et enfin religion : certains évoquent un lien avec un renouveau de la spiritualité, d'autres une corrélation spécifique avec la religion musulmane (mais non sa pratique) (Gombin 2013), et de manière plus qualitative, d'autres travaux soulignent le caractère proche de récits de « born again » du récit de soi des complotistes rencontrés (Kay 2011). C'est peut-être sur ce point que la notion de « croyance » pourrait être éventuellement réintroduite.

Un travail sur les complotistes consiste aussi à étudier potentiellement, au delà d'une analyse statistique, ce qu'eux mêmes en disent. C'est à dire leur manière d'aborder, de manier et de parler de ces « théories », c'est à dire les conditions d'énonciation et de réception des discours complotistes<sup>23</sup>, le sens que les acteurs investissent dans le maniement et la diffusion de ces récits, leur sélectivité vis-à-vis d'un « marché cognitif des théories du complot » (que Joël Gombin là encore illustre bien statistiquement), ou encore l'intensité variable de leur croyance. A la différence des travaux anglo-saxons, où par exemple l'anthropologue Annika Rabo a travaillé sur *the everyday conspiracy talk* en Syrie (Rabo 2014), aucune recherche n'existe en France, et contribue à donner l'image de complotistes qui seraient des récepteurs passifs sans aucun sens critique. Image naïve derrière laquelle pointe le mythe que les intellectuels auraient le monopole de la lucidité et des lectures au second degré.

L'enjeu est aussi de comprendre à quelles autres pratiques, politiques, mais aussi culturelles, est relié « l'usage » variable (dont on ne peut pas forcément déduire une « adhésion ») de ces théories. Au delà de la dimension politique, c'est aussi tout le caractère culturel de ces théories qu'il faudrait prendre au sérieux. Le constat d'un complotisme devenu « produit culturel de masse », n'illustre pas seulement la diffusion « sans cesse croissante » d'un mode de pensée, mais soulève aussi de vraies questions : le maniement et la diffusion de théories du complot est-il lié à la consommation d'autres produits culturels ? Et notamment ceux (X-Files, les

<sup>23</sup>. Démarche qui rejoindrait toute une série de recherches anthropologiques sur la rumeur, dans le sillage du travail de Philippe Aldrin. Par exemple Gavelle, Siméant & Traoré 2013).

livres de Dan Brown, les nouveaux produits culturels disponibles sur internet) qui sont régulièrement cités ? Est-il perçu comme un acte politique ou culturel ? Ce lien avec la culture mériterait d'autant plus d'être testé que des acteurs politiques comme Dieudonné et Alain Soral ont adroitement donné un sens politique à certains produits culturels (l'humour, les vidéos *youtube*).

Mais il faut cependant souligner la difficulté d'étudier les complotistes au delà des figures publiques de ce milieu. D'une part, la difficulté à tester une « variable du complotisme » dans des études quantitatives est réelle, et le reflet bien sûr du caractère flou de la notion : d'un usage seulement dénonciatoire la notion ne peut pas faire l'objet d'une question directe (« êtes-vous complotiste ? ») où les réponses seraient de toute évidence majoritairement négatives, elle fait dès lors l'objet de tests sous forme d'invention de fausses théories dont on peut cependant se demander si elles ne sont pas trop grossièrement complotistes pour être crédibles et qui reposent sur l'idée erronée que toutes les théories du complot seraient interchangeables et représenteraient une forme de pensée distincte (Oliver & Wood 2014). La variable du complotisme est assimilée dans d'autres études à une question ou une affirmation, par exemple « ce n'est pas le gouvernement qui dirige le pays, on ne sait pas qui tire les ficelles » (Gombin 2013), qui présente là encore un énorme problème, celui de faire écho à des idées politiques plus légitimes et plus répandues, mais aussi d'avoir une connotation presque ironique.

D'autre part, c'est la cohérence même de groupes complotistes (et donc par conséquent la possibilité même de les approcher) qu'il faut interroger. Là aussi, le terme, d'usage dénonciatoire, n'est à aucun moment, comme c'est le cas parfois pour les ufologues, une étiquette (au moins en partie) revendiquée. Mais la question n'est pas seulement due au contournement du terme de « complot », elle fait écho aussi à l'absence de consistance de groupes complotistes. Si certains groupes (forums internet comme *ReOpen 911*, *Egalité et Réconciliation* ou les sites autour de Dieudonné) et plus rarement certains rassemblements (les opposants présents chaque année à la conférence Bildelberg par exemple) semblent pouvoir faciliter une étude ethnographique<sup>24</sup>, ils sont en réalité rares, contrairement à ce que des termes comme « complosphère » semblent véhiculer comme idées, et contrairement aux revendications d'être « sans cesse plus nombreux » que déploient ces mouvements (qui correspond cependant souvent à une vraie capacité à savoir utiliser intelligemment le web pour en avoir l'air<sup>25</sup>).

En réalité, l'approche critique des théories du complot a peut-être bien plus contribué à populariser et agréger ces récits, à donner une consistance aux complotistes, qu'on pourrait le croire : d'emblée la démarche fonctionnaliste amène, comme on l'a montré, à voir des complots partout, puisqu'elle procède par création d'une abstraction « la théorie du complot » dont on peut potentiellement voir des avatars partout. Ensuite, comme le montre le travail d'Arnaud Esquerre sur les rumeurs de fin du monde associées à la commune de Bugarach en 2012 (Esquerre

<sup>24</sup>. Voir la série réalisée par Flore Vasseur, « Tout près du groupe Bilderberg...et de ses rumeurs » dans l'hebdomadaire *Marianne* en 2010.

<sup>25</sup>. On a montré dans un article à paraître à quel point *ReOpen 911* mettait ainsi en scène sa croissance, alors que les débats internes au forum soulignaient la désertion de plus en plus marquée du site (Motta & France 2016).

2012), les récits sont parfois moins diffusés par des « illuminés » que par les journalistes, c'est à dire moins diffusés par ses adhérents (en réalité venus très peu nombreux dans le village, au grand dam des journalistes) que par la critique ou l'humour. En ce sens le caractère de marronnier qu'a pris la dénonciation ou la moquerie régulière des théories du complot dans les journaux pourrait bien avoir un effet paradoxal. D'autant plus parce qu'elle se déploie sur internet, où l'économie du *page rank* (Cardon 2013) donne potentiellement du poids à n'importe quel site critiqué, uniquement parce qu'il est cité. Il est dans ces conditions difficile de mesurer l'audience réelle des vidéos ou des textes complotistes sur internet, surévalué d'autre part par l'analogie abusive entre internet et l'espace public, où beaucoup d'auteurs ignorent les principes de classement et de hiérarchisation propres à internet, pour se limiter à l'idée simpliste qu'une page web est forcément publique parce qu'elle peut *potentiellement* être vue (Cardon 2010).

Il ne s'agit pas bien sûr de dire que le phénomène que l'on désigne sous le terme de « complotisme » est une pure construction sociale, pas plus que la réalité de la fréquentation des sites internet d'Alain Soral et de Dieudonné (dont on pourrait toutefois se demander s'ils ne manipulent pas leur propre audience). L'enjeu est plutôt de s'interroger sur le sens politique à donner à ce phénomène dans la mesure où il passe essentiellement par le web et par des médias qui ne sont plus les simples « blogs politiques » que l'on pouvait observer jusqu'à la campagne présidentielle de 2007, mais de véritables médias qui maîtrisent parfaitement le fonctionnement d'internet et profitent de ses effets pervers.

Il faut investir, là encore, le sens qui est donné par les usagers à ce « complotisme », qui passe par un média caractérisé par sa dimension ludique et provocatrice. Le débat sur le complotisme est aussi un débat sur ce qu'on pourrait appeler « l'économie politique du *like* », les formes de participation épousant quasiment le web 2.0 que prennent ces mouvements (*like*, partage, commentaire, visionnage de vidéos youtube), et leur capacité à donner un sens politique à des attitudes propres à internet : Alain Soral a endossé par exemple la figure du « troll » (Casilli 2010) à laquelle il a emprunté l'outrance et l'agressivité, et ces mouvements semblent avoir repris à leur compte un certain goût de la provocation propre à une culture internet. Est-ce qu'un *like* vaut pour autant adhésion politique ? On est ici sur des formes de participation très relâchées, distantes, qui ne sont en partie pas prises au sérieux par leurs usagers, et le sont peut-être en retour beaucoup trop par les critiques. Peut-être parce que, là encore, se joue une question de dégoût, et de mise à mal de monopoles, celui d'une étiquette initialement bourgeoise du fonctionnement d'internet transformée par l'ouverture sociale qu'a connu le réseau, et peut-être plus profondément encore un monopole bourgeois sur l'écrit (les rumeurs, lorsqu'elles étaient orales, posaient-elles autant de problèmes ?), qui donne au complotisme des allures de « braconnage inversé » (Grignon & Passeron 1989), autant qu'il interroge au fond le « monopole du dévoilement » des sociologues.

#### 4. Conclusion. Du complotisme à l'étude du complot comme mode d'action ?

##### 4.1. Le complot comme mode d'action politique.

Mais finalement, l'effet le plus puissant de l'indignité de la théorie du complot et de la structuration actuelle de ce champ d'étude est peut-être d'avoir contribué à la délégitimation problématique de plusieurs objets, laissés en friche (Dobry 1997). Comme par exemple l'usage en tant que mode d'action, et son déclin au cours du XX<sup>e</sup> siècle, du complot politique pour prendre violemment le pouvoir en France. L'étude pionnière de Frédéric Monier sur le XIX<sup>e</sup> siècle a par exemple été complétée récemment par le travail sur le XVIII<sup>e</sup> siècle de Jean Noël Tardy, mais aussi par le travail de Vanessa Codaccioni sur les complots communistes au XX<sup>e</sup> siècle (Codaccioni 2013 ; Tardy 2015), et tous montrent l'omniprésence de ce mode d'action. Mais aussi en retour celle de la crainte des complots par le pouvoir, qui ne cesse de les traquer, de les brandir et de les utiliser, jusqu'à en inventer certains (Dard 2012). Une dynamique que l'on retrouve aussi aux Etats-Unis (Butter & Reinkowski 2014).

Néanmoins ce processus n'est pas toujours similaire dans d'autres pays et régions du monde dont on a peut-être trop vite dénoncé le « complotisme » sans chercher à comprendre à quel point il fait écho à une réalité politique encore palpable, faite de coups d'Etat, de répression et de mouvements politiques clandestins (bien plus qu'il ne fait écho à une « culture » complotiste supposée). L'incrédulité manifestée par beaucoup d'auteurs à l'égard du complotisme du monde arabe par exemple (Taguieff 2013), mériterait d'être abordée en regard de la prégnance des complots dans le cours ordinaire des modes d'actions et craintes politiques. Sans bien sûr retourner à l'idée que le complot a été un des grands moteurs de l'histoire, il est possible de poser des questions sur la prégnance (ou non) d'un mode d'action, et du processus qui a fait du complot et de la politique clandestine un mode d'action utilisé (et en retour combattu) de manière variable, en tant que ressource politique selon les pays.

Il ne s'agit pas non plus de souscrire à un imaginaire du complot bloqué sur les sociétés secrètes et les clubs du XIX<sup>e</sup> siècle et sur une vision datant de Georges Simmel<sup>26</sup>, tel qu'il est mis en œuvre dans certains récits complotistes (mais qui fait écho à la politique de mise en scène, par certaines des institutions mises en cause, de cette historicité et de leur importance dans l'histoire passée). L'enjeu serait plutôt de suivre l'histoire du secret en politique, des « limites de l'action politique publique » (Monin, 1997), sur de nouveaux terrains : celui de la création d'administrations du secret dans l'Etat moderne, dont l'étude est possible, à défaut d'être facile, et qui a connu d'importants développements ces dernières années (Forcade 2012 ; Laurent 2004 ; Rios-Bordes 2014), celui de la part de secret dans l'action collective et le militantisme (on pense par exemple aux *agents provocateurs*) (Marx 1973) ou de l'histoire de la clandestinité (Linhardt, 2005). Sur ce point, d'une

---

<sup>26</sup>. Julian Assange par exemple parle de complots d'un nouveau type, en les distinguant d'un modèle classique. Il esquisse une alternative où le complot n'est ni pyramidal, ni potentiellement limité en nombre, mais travaille plutôt avec des concepts mathématiques et une représentation en réseau plus sophistiquée. Voir son essai de 2006, « conspiracy as governance ».

certaine manière le complot semble être l'envers caché d'actions collectives plus couramment analysées, qui visent avant tout à rendre visible et à utiliser l'espace public ou médiatique.

#### **4.2. La sociologie des élites.**

Au delà de l'histoire, la sociologie des élites est aussi largement concernée par le discours complotiste<sup>27</sup>. L'usage dans les théories du complot d'institutions comme les sociétés secrètes ou les institutions internationales, et d'élites *agissantes*, semble aller à l'encontre d'analyses sociologiques où la coordination entre les élites est implicite, et les acteurs moins « héroïques » (Dobry 1986) que dans d'autres modèles, et moins centraux que les dynamiques qu'ils représentent. Mais la tension entre coordination implicite et explicite des classes dominantes, l'importance de certaines élites ou institutions plutôt que d'autres, bref l'enjeu de la place à donner aux *incarnations* des dynamiques plus larges et généralement anonymes que favorisent les sciences sociales, plutôt que d'être résolue, reste en réalité ouverte dans de nombreux travaux. Que faire des moments de coordination ? C'est un problème que soulevait déjà Charles Wright Mills<sup>28</sup>, et que de nombreux concepts (« collusions », « réseaux ») se proposent de désigner, mais l'évolution de ces coordinations, l'étude de leur pérennité, de leur solidité/fragilité, n'en est pas devenu pour autant un objet d'étude courant.

Le cas de l'étude des espaces de rencontres élitaires internationaux ou nationaux (clubs, think tanks, conférences) est à ce titre exemplaire. Ces institutions qui alimentent tous les fantasmes sont rarement étudiées, et le sont encore moins dans le cas des institutions directement citées dans les discours complotistes (par exemple le groupe Bilderberg, le *Council of foreign relations*, ou la commission trilatérale)(Aubourg 2004 ; Gill 1992 ; Medvetz 2013). Au travail de Maurice Agulhon (Agulhon 1977) sur le cercle dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle ou à ceux plus récents, et sur le XX<sup>e</sup> siècle, d'Alice Bravard (Bravard 2011) semble répondre aujourd'hui une inaccessibilité de leur équivalent actuel, à plus forte raison au niveau international. Ils sont ainsi largement abordés sous un angle théorique (en relations internationales) (Graz 2003), ou statistique (Denord, Lagneau-Ymonet & Thine 2011), alors que plusieurs travaux semblent pourtant montrer qu'ils ne sont pas si inaccessibles (Cousin & Chauvin 2010 ; Graz 2003 ; Grousset-Charrière 2012 ; Martin-Fugier 2004 ; Medvetz 2013 ; Pinçon & Pinçon-Charlot 2005). Ces « institutions de gestion collective du capital des classes dominantes » (Cousin & Chauvin 2010) en étant rarement étudiées de près gardent ainsi une part de leur puissance symbolique, liée justement à la mise en scène de leur caractère secret, et de leur rapport à l'histoire (et notamment de leur continuité avec les clubs du XIX<sup>e</sup> siècle).

<sup>27</sup>. Comme l'illustrent les précautions prises par de nombreux auteurs pour s'en distancier. Par exemple Mills 2012.

<sup>28</sup>. « L'unité de l'élite du pouvoir [...] se fonde parfois sur une coordination explicite. Dire que ces [champs] sont de plus en plus objet de coordination, que c'est l'une des bases de leur unité, et que parfois - en temps de guerre par exemple - cette coordination est décisive, cela ne veut pas dire qu'elle soit totale et continue, ni même qu'elle soit très solide ». p.24.

D'autre part, ces espaces de rencontres sont encore moins étudiés dans une perspective globale qui permettrait de les articuler entre eux (quel espace de sociabilité est considéré comme le plus influent ou le plus élitair ? Quelle articulation faire entre les espaces nationaux et internationaux ? Y a-t-il une distinction entre des espaces de simple sociabilité et d'autres plus sensibles ?), et plus encore de les articuler avec d'autres espaces et d'autres dynamiques propres aux élites. Rares enfin sont les perspectives compréhensives, où serait posée la question de l'usage concret de ces espaces par les élites et pris au sérieux le discours qu'elles tiennent à leur égard, que ce soit à l'échelle de ses participants ou en tant que discours d'institution : s'y mélangent souvent pourtant deux types de discours. L'un enchanté sur les « cocktails » ou la convivialité de ces espaces qui passent alors pour des « retraites » (Domhoff 1974), coulisses goffmanniennes des élites. Le reflet d'une histoire particulière de ces espaces, en effet centrés sur des pratiques de loisirs (jusque dans le nom parfois, comme le Jockey Club ou l'Automobile Club) mais qui par leur nature « engagent toute la personne, non plus seulement son caractère professionnel » (Ponton 1980). L'autre, beaucoup plus stratégique, calculateur, et professionnel : sur la possibilité de rencontrer plus de gens en moins de temps (pour Jacques Attali le forum de Davos est ainsi un « économiseur de voyages d'affaires ») (Graz 2003), de s'en servir comme tremplin personnel, ou encore à un autre niveau de lier entre eux des champs qui se rencontrent peu : les statuts du club *le Siècle* parlent de « faire un pont entre des mondes qui s'ignorent trop en France (politiques, hauts fonctionnaires, journalistes, industriels, banquiers », et font écho aux think tanks américains qui se posent eux aussi comme des ponts entre différents champs. Ce qui ressort en réalité de ces quelques travaux sur les espaces de sociabilité, c'est à la fois que la coordination implicite paraît parfois difficile, plus encore au niveau international, et requiert alors un réel travail, explicite, de mise en relation de champs différents : paradoxalement ces espaces de rencontre qui passent pour les symboles par excellence de collusions d'ordinaire moins visibles, sont en ce sens plutôt le lieu où leur *fragilité structurelle* est peut-être la plus palpable. Et d'autre part, il ressort aussi que les théories du complot sont l'envers de discours institutionnels et de mise en scène des élites par elles-mêmes : il ne faut pas négliger l'aspect mythique que prennent ces lieux aussi pour leurs participants, et dans quelle mesure ces derniers aiment croire à leur pouvoir, mettre en scène l'importance de ces institutions ou de ces rencontres, et enfin à quel point, en étant une sélection d'*individus*, ils flattent une conception héroïque et personnelle de l'action des dominants. En somme, il ne faut pas laisser de côté l'idée que les élites aiment croire en leur capacité à pouvoir agir *comme* dans un complot.

#### **4.3. L'action collective secrète.**

A l'étude de l'histoire politique du secret politique, et à celle des structures de coordination entre élites, s'ajoute un troisième enjeu, celui du complot comme possible mode d'action à analyser. Si les sciences sociales n'ont pas pour mission de chercher à dévoiler des complots, il n'est pas impossible pour autant que certains d'entre eux apparaissent au cours d'une recherche, à d'autres échelles qu'au niveau d'un complot mondial bien sur, mais de manière localisée, pour un but précis,

ailleurs que dans le champ politique, et sous d'autres noms (les *ententes* entre entreprises par exemple, par exemple dans le cas de l'industrie de l'électricité) (Baker & Faulkner 1993). Il n'est pas exclu non plus que l'on puisse prendre au sérieux le terme de « complotologie » ironiquement avancé par Pierre-André Taguieff pour désigner les théories du complot et les complots fantasmés (Taguieff 2013), mais qui pourrait faire écho aussi à une possible étude directe de ce qu'est un complot, en allant notamment piocher dans les affaires judiciaires (Codaccioni 2013) ou les archives de police (Malandin 2011) où ceux-ci sont déjà constitués en tant que tel. A quoi ressemble au fond un « vrai » complot ? Que peuvent dire les sciences sociales sur les discours de justice et de police qui labellisent une dynamique sociale de cette manière ? Et est-ce que le mot, au fond, peut avoir un intérêt scientifique ?

Il serait peut-être nécessaire de réfléchir à d'autres termes moins chargés autant que plus actuels (nous avons pu, avec Alessio Motta, proposer celui d'« action collective secrète » par exemple) pour rendre ce domaine d'étude moins sulfureux, mais certains auteurs ont pourtant utilisé sciemment le mot « complot », montrant qu'il conserve un intérêt pour analyser certaines dynamiques sociales qui n'ont rien à voir avec les « complots » des complotistes. C'est le cas sur un complot à très petite échelle (Motta 2014), mais aussi des livres de Florent Brayard et Robert Proctor, l'un consacré à la mise en place de la solution finale, l'autre à la « conspiration des industriels du tabac » (Brayard 2012 ; Proctor 2014). Dans un cas, le « complot » a duré jusqu'en octobre 1943, et consistait à maintenir la fiction d'une simple « transplantation à l'est » des juifs européens déportés, en cachant leur mise à mort (beaucoup plus transgressive que celle des juifs d'Europe de l'est). Dans l'autre cas, Robert Proctor montre un complot qui a duré des années 1940 jusqu'en 1998 et au *Tobacco Master Settlement*, où les industriels du tabac, à travers une communication très étudiée, adossée à un appareil de recherche scientifique largement orienté (le Council for Tobacco Research) ont entretenu la fiction d'une cigarette qui ne serait pas nocive.

L'usage du terme est bien entendu dans ces deux cas d'une utilité dénonciatrice, mais pas seulement : le terme est déjà présent dans les décisions de justice concernant les industriels du tabac. Tandis que Florent Brayard, expliquant son choix de l'utiliser (Brayard 2012), note que le caractère de « transgression morale » de son objet se prête bien à ce mot. La solution finale n'étant pas connue de tous dans l'appareil (ou même *un* appareil en particulier) d'Etat, il serait difficile de parler de « politique secrète » à la place. Dans le même temps l'usage du terme est conditionné à des réserves : le complot n'a qu'une durée de vie limitée, il ne concerne que certains aspects, et point crucial ce n'est pas un secret pur dans le sens où la question est moins de ne pas connaître que de *croire à autre chose*, ce que Robert Proctor qualifie de « production sociale du doute ». L'auteur montre à travers cette *agnetologie* (science de la production de l'ignorance dont il est devenu le chef de file) que la démarche d'user de toutes les ficelles de la rhétorique scientifique jusqu'à retourner la science contre elle-même n'est pas un fait spécifique aux complotistes, mais a fait l'objet d'une réelle stratégie de la part de l'industrie du tabac, autrement plus nocive et méconnue. Les deux livres invitent à une réflexion sur ce que pourrait être une sociologie du secret, de la manière de le créer, de le maintenir et des outils utilisés pour le dévoiler et le constituer. Une approche

adoptée notamment par Alexandre Rios-Bordes dans son travail sur la naissance des services secrets américains (Rios-Bordes, 2014). L'étude des complots ne relève pas ici d'une démarche de dévoilement et de recherche volontaire de complots, mais de l'étude d'une structure sociale et d'un processus de production continue du secret et/ou du processus de dévoilement du secret et de sa qualification comme complot (faisant ainsi largement écho aux travaux sur le scandale)(De Blic, Lemieux, 2005).

Prendre les complots au sérieux fait écho à l'idée que ceux-ci font partie de l'ordinaire de plusieurs professions, mais peut-être plus largement qu'ils font partie de l'ordinaire de la vie sociale : si le complotisme n'est pas une forme de pensée distincte et concerne en réalité n'importe qui, le fait de « comploter » ne doit pas non plus être pensé comme quelque chose qui concernerait seulement les élites, encore moins des élites cachées, et des actions forcément à grande échelle.

## Références

- Agulhon M. (1977), *Le cercle dans la France bourgeoise 1810-1848*, Paris, Armand Colin.
- Aldrin P. (2003), « Penser la rumeur. Une question discutée des sciences sociales », *Genèses*, vol. 50, no. 1, pp. 126–141.
- Aldrin P. (2010), « L'impensé social des rumeurs politiques. Sur l'approche dominocentrique du phénomène et son dépassement », *Mots. Les langages du politique*, no. 92, pp. 23–40.
- Aubourg V. (2004), « Organizing Atlanticism: the Bilderberg group and the Atlantic institute, 1952-1963 », in H. Krabbendam & G. Scott-Smith (éd.), *The Cultural Cold War in Western Europe, 1945-60*, Londres, Franck Cass Publishers.
- Baker W. E. & Faulkner R. R. (1993), « The Social Organization of Conspiracy: Illegal Networks in the Heavy Electrical Equipment Industry », *American Sociological Review*, vol. 58, no. 6, pp. 837–860.
- Bello A. (2012), *Les falsificateurs*, Paris, Gallimard.
- Berger P. L. (2001). *Le Réenchantement du monde*, Paris, Bayard.
- Bizeul D. (2007), « Des loyautés incompatibles », *SociologieS*, consulté à l'adresse <http://sociologies.revues.org/226>.
- Boltanski L. (2012), *Énigmes et complots: Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard.
- Boltanski L. & Thévenot L. (1991), *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- Bratich J. Z. (2008a), *Conspiracy Panics: Political Rationality and Popular Culture*, SUNY Press.
- Bratich J. Z. (2008b), *Conspiracy Panics: Political Rationality and Popular Culture*, Albany NY, State University of New York Press.
- Bravard A. (2011), « Le cercle aristocratique dans la France bourgeoise 1880-1939 », *Histoire, économie & société*, vol. 30, no. 1, pp. 85–99.
- Brayard F. (2012), *Auschwitz, enquête sur un complot nazi*, Paris, Seuil.
- Bronner G. (2013), *La démocratie des crédules*, Paris, PUF.
- Butter M. & Reinkowski M. (2014), *Conspiracy Theories in the United States and the Middle East: A Comparative Approach*, Berlin, Walter de Gruyter & Co.



- Cardon D. (2010), *La démocratie Internet : Promesses et limites*, Paris, Seuil.
- Cardon D. (2013), « Dans l'esprit du PageRank », *Réseaux*, no. 177, pp. 63–95.
- Casilli A. A. (2010), *Les Liaisons numériques: Vers une nouvelle sociabilité?*, Paris, Seuil.
- Checa M. (2013), « Les théories du complot : Les attentats du 11 mars 2004 à Madrid et les "théories de la conspiration" », *Agone*, no. 47, pp. 105–143.
- Christ B. (2014), « "What kind of man are you?": The Gendered Foundations of U.S. Conspiracism and of Recent Conspiracy Theory Scholarship », in M. Butter & M. Reinkowski (éd.), *Conspiracy Theories in the United States and the Middle East: A Comparative Approach*, Berlin, Walter de Gruyter & Co, pp. 311–332.
- Codaccioni V. (2013), *Punir les opposants: PCF et procès politiques*, Paris, CNRS.
- Collovald A. (2005), « Le populisme : de la valorisation à la stigmatisation du populaire », *Hermès, La Revue*, vol. 42, no. 2, pp. 154–160.
- Cousin B. & Chauvin S. (2010), « La dimension symbolique du capital social : les grandes cercles et Rotary clubs de Milan », *Sociétés contemporaines*, vol. 77, no. 1, pp. 111–137.
- Dard O. (2012), *La Synarchie, le mythe du complot permanent*, Paris, Perrin.
- De Benoist A. (1992), « Psychologie de la théorie du complot », *Politica Hermetica*, no. 6, pp. 13–30.
- Denord F., Lagneau-Ymonet P. & Thine S. (2011), « Le champ du pouvoir en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 190, pp. 24–57.
- Dewerpe A. (1994), *Espion: Une anthropologie historique du secret d'État contemporain*, Paris, Gallimard.
- Dobry M. (1986), *Sociologie des crises politiques : la dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Dobry M. (1997). « Le renseignement politique dans les démocraties occidentales. Quelques pistes pour l'identification d'un objet flou Cahiers de la sécurité intérieure (I.H.E.S.I.) », *Cahiers de la sécurité intérieure*, no. 30.
- Domhoff G. W. (1974), *The Bohemian Grove and Other Retreats*, New York, Harper and Row.
- Dunst A. (2014), « The Politics of Conspiracy Theories: American Histories and Global Narratives », in M. Butter & M. Reinkowski (éd.), *Conspiracy Theories in the United States and the Middle East: A Comparative Approach*, Berlin, Walter de Gruyter & Co., pp. 293–310.
- Eco U. (2015), *Numéro zéro : roman*, Paris, Grasset.
- Eliasoph N. (2010), *L'évitement du politique : Comment les Américains produisent l'apathie dans la vie quotidienne*, Paris, Economica.
- Esquerre A. (2012), « L'inconsistante prédiction selon laquelle le mont Bugarach sera sauvé de la fin du monde », *Raisons politiques*, vol. 48, no. 4, pp. 33–49.
- Fay B. (2011), *Complocratie : Enquête aux sources du nouveau conspirationnisme*, Paris, Editions du Moment.
- Fenster M. (2014), « Against the cure », in M. Butter & M. Reinkowski (éd.), *Conspiracy Theories in the United States and the Middle East: A Comparative Approach*, Berlin, Walter de Gruyter & Co, pp. 333–344.

- Festinger L., Riecken H. & Schachter S. (1993), *L'échec d'une prophétie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Forcade O. (2012), « Objets, approches et problématiques d'une histoire française du renseignement : un champ historiographique en construction », *Histoire, économie & société*, 31e année, no. 99.
- François S. & Kreis E. (2010), *Le complot cosmique. théorie du complot, ovnis, théosophie et extrémisme politique*, Milan, Arche.
- Froissart P. (2002), « Rumeurs sur Internet », *Les cahiers de médiologie*, vol. 13, no. 1, pp. 201–204.
- Furet F. (1978), *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard.
- Gauchet M. (2005), *Le désenchantement du monde: Une histoire politique de la religion*, Paris, Folio.
- Gavelle J., Siméant J. & Traoré L. (2013), « Le court terme de la légitimité : prises de position, rumeurs et perceptions entre janvier et septembre 2012 à Bamako », *Politique africaine*, no. 130, pp. 23–46.
- Gill S. (1992), *American Hegemony and the Trilateral Commission*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Girardet R. (1990), *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil.
- Gombin J. (2013), *Conspiracy Theories in France. Interim Report*, Counterpoint.
- Graumann C. F. & Moscovici S. (Éd.). (1987), *Changing Conceptions of Conspiracy*, New York, Springer.
- Graz J.-C. (2003), « Qui gouverne ? Le Forum de Davos et le pouvoir informel des clubs d'élites transnationales », *A contrario*, vol. 1, no. 2, pp. 67–89.
- Grignon C. & Passeron J.-C. (1989), *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard / Seuil.
- Grousset-Charrière S. (2012), *La face cachée de Harvard*, Paris, La Documentation française.
- Guzy-Burgman E. (2010), « Face au complot, une guerre des saintes ? Analyse d'un ethos jihadiste » in L. Nicolas & E. Danblon (éd.), *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS Editions, pp. 237–253.
- Hofstadter R. (2012), *Le style paranoïaque : Théories du complot et droite radicale en Amérique*, Paris, François Bourin Editeur.
- Ho P. J. & Jin C. S. (2011), « La théorie du complot comme un simulacre de sciences sociales ? », *Sociétés*, no. 112, pp. 147–161.
- Igounet V. (2000), *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Seuil.
- Jolley D. & Douglas K. M. (2014), « The social consequences of conspiracism: Exposure to conspiracy theories decreases intentions to engage in politics and to reduce one's carbon footprint », *British Journal of Psychology*, vol. 105, no. 1, pp. 35–56.
- Kaplan S. L. (1995), *Le complot de famine. Histoire d'une rumeur au XVIIIe siècle*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Kay J. (2011), *Among the Truthers: A Journey Through America's Growing Conspiracist Underground*, New York, Harper.
- Kreis E. (2012), *Les puissances de l'ombre : La théorie du complot dans les textes*, Paris, CNRS Editions.

- Lagrange P. (2013), « Pourquoi les croyances n'intéressent-elles les anthropologues qu'au-delà de deux cents kilomètres ? », *Politix*, no. 100, pp. 201–220.
- Laurent S. (2004). « Pour une autre histoire de l'État: Le secret, l'information politique et le renseignement », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 83, no. 3, 173-184.
- Malandin G. (2011), *L'Introuvable complot. Attentat, enquête et rumeur dans la France de la Restauration*, Paris, Editions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Martin-Fugier A. (2004), « "Le siècle" (1944-2004) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, no. 81, pp. 21–29.
- Marx G. (1973), « L'agent provocateur et l'indicateur », *Sociologie du Travail*, no. 3, pp. 241–268.
- Matonti F. (2013), « Plaidoyer pour une histoire sociale des idées politiques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, no. 59, pp. 85–104.
- Medvetz T. (2013), « Les think tanks dans le champ du pouvoir étasunien », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 200, pp. 44-55.
- Mills C. W. (2012), *L'élite au pouvoir*, Marseille, Agone.
- Monier F. (1999), *Le Complot dans la République. Stratégies du secret de Boulanger à la Cagoule*, Paris, La Découverte.
- Motta A. (2014), « Mépris et répression de la prise de parole en public. Construction d'une domination symbolique profane dans une copropriété et dénonciation publique », *Participations*, no. 2, pp. 71–95.
- Motta A. & France P. (2016), « "Méfiez vous des complot". Construction et gestion d'un stigmaté », *Tracés*, à paraître.
- Neveu E. (1986), « Trente ans de littérature d'espionnage en France (1950-1980), *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, no. 10, pp. 51–66.
- Nicolas L. & Danblon E. (Éd.) (2010), *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS Editions.
- Nora P. (1981), « 1898, le thème du complot et la définition de l'identité juive. In M. Olender & P. Birnbaum (éd.), *Le Racisme, mythes et sciences. Pour Léon Poliakov*. Bruxelles: Complexe.
- Oliver J. E. & Wood T. J. (2014), « Conspiracy Theories and the Paranoid Style(s) of Mass Opinion », *American Journal of Political Science*, vol. 58, no. 4, pp. 952–966.
- Pinçon M. & Pinçon-Charlot M. (2005), *Voyage en grande bourgeoisie : Journal d'enquête*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Pipes D. (1998), *The Hidden Hand: Middle East Fears of Conspiracy*, New York, St. Martin's Griffin.
- Ponton R. (1980), « Une histoire des sociabilités politiques », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 35, no. 6, pp. 1269–1280.
- Popper K. R. (1979), *La Société ouverte et ses Ennemis*, Paris, Seuil.
- Proctor R. N. (2014), *Golden Holocaust - La conspiration des industriels du tabac*, Sainte Marguerite sur Mer, Equateurs.
- Rabo A. (2014), « "It Has All Been Planned": Talking about Us and Powerful Others in Contemporary Syria », in M. Butter & M. Reinkowski (éd.), *Conspiracy Theories in the*

*United States and the Middle East: A Comparative Approach*, Berlin, Walter de Gruyter & Co, pp. 212–228.

Reichstadt R. (2015), « Conspirationnisme : un état des lieux », *Observatoire des radicalités politiques de la Fondation Jean Jaurès*.

Rios-Bordes A. (2014), *Les précurseurs sombres. L'émergence de l'« État secret » aux États-Unis (1911-1941)*, Thèse pour le doctorat en histoire, EHESS.

Rouillois F. (2008), « L'idée de complot ou la démocratie au risque de la paranoïa », *2050 : revue de la Fondation pour l'innovation politique*, no. 10, pp. 89–95.

Sardan J.-P. O. de. (2008), *La rigueur du qualitatif*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant.

Stoczkowski, W. (2001), « Rire d'ethnologues », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, no. 160, pp. 91–114.

Taguieff P.-A. (2004), *Les Protocoles des sages de Sion : Faux et usages d'un faux*, Paris, Fayard.

Taguieff P.-A. (2005), *La Foire aux illuminés : Esotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Paris, Mille et une nuits.

Taguieff, P.-A. (2006). *L'imaginaire du complot mondial : Aspects d'un mythe moderne*. Paris: Mille et une nuits.

Taguieff P.-A. (2013), *Court traité de complotologie*, Paris, Mille et une nuits.

Taïeb E. (2010), « Logiques politiques du conspirationnisme », *Sociologie et sociétés*, vol. 42, no. 2, pp. 265–289.

Tardy J.-N. (2015), *L'Âge des ombres: Complots, conspirations et sociétés secrètes au XIXe siècle*, Paris, Les Belles Lettres.

Tavoillot P.-H. & Bazin L. (2012), *Tous paranos ? : Pourquoi nous aimons tant les complots...*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube.

Van der Linden S. (2015), « The conspiracy-effect: Exposure to conspiracy theories (about global warming) decreases pro-social behavior and science acceptance », *Personality and Individual Differences*, no. 87, pp. 171–173.

Vidal-Naquet P. (1995), *Les assassins de la mémoire*, Paris, Seuil.